



Jeunesse sous drogue

Luis Nazar

Luis Nazar

Jeunesse sous drogue

© Luis Nazar, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0213-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1re partie

C'était une froide matinée de septembre, la ville était encore endormie sous sa couverture violacée. Les rues enténébrées et lasses, réverbéraient par endroits les premières lueurs de l'aube. Des filets jaunes de lumière perçaient l'assemblage disparate des immeubles et au travers des fines lames des volets du deux-pièces qu'habitaient la mère et le fils Devres, filtraient, ici et là, quelques fines clartés. Un peu plus bas dans la rue, un tas d'ordures jonchait le trottoir et - ce débordement d'immondices, où purulaient, dans un fourmillement infini d'insectes, les déchets du voisinage, rongait les parois du mur du bâtiment qui se creusait lentement.

Anatole réglait toujours la température de la douche de manière à ce qu'elle lui rappelât l'épaisseur de sa couette. Il se jouait là une lutte charnelle entre ses froides épaules et l'écoulement de l'eau tiède qui, coulant d'un seul jet, ne recouvrait pas la largeur de son petit dos où était imprimée toute la chaleur d'une courte nuit de sommeil et sur lequel se perdait le doux ruissellement qui glissait dans le lit creux de sa colonne vertébrale ; et il se balançait de la droite vers la gauche, puis de la gauche vers la droite pour faire jouer le frisson de l'épaule délaissée par la soie chaude de l'eau. Le fluide qui caressait sa nuque libérait les muscles tendus de son visage fatigué. Ses paupières tombaient délicatement sur ses yeux asséchés et plus elles se fermaient, plus son plaisir s'assouvissait, jusqu'à l'instant de clôture totale où il replongeait dans la torpeur exquise du sommeil.

Dehors, la première bouffée d'air frais lui coupa le souffle. Bousculé par son gros sac qui tanguait, il se déhancha avec peine pour arriver au bus. En se réveillant lentement à l'intérieur de lui-même, à la vue de la route où défilaient

au loin le marron des champs rectangulaires, les lignes d'arbres et les paquets de nuages sur le fond azuré du ciel, il sentit naître ce doux espoir que produit l'effet des voyages vers l'inconnu. bercé par les mouvements du car, par la chaleur du radiateur qui chauffait à ses pieds, il tentait d'imaginer ce que serait cette nouvelle vie loin de sa mère et de ses amis. Mais il ne voyait plus que cette route infinie emplie de voitures et de camions, cette grande droite métallique qui tranchait les espaces agricoles et repoussait sur sa marge l'ourlet gris des maisons pour accomplir la destinée des routes inconnues, à savoir emmener dans du neuf.

C'était le jour de la prérentrée, et d'après la brochure envoyée par l'établissement, les élèves dormiraient deux nuits au dortoir pour se familiariser à la vie en communauté. Une porte verte marquait l'entrée de l'internat, dont les murs étaient de cette couleur beige, de ce jaune roussi dont se fardent à leur dépens les vieilles villes de province. Parqués dans une masse humaine compactée par le sempiternel égocillement des pions : « Deux par deux et en rang, s'il vous plaît ! », les élèves s'enfoncèrent dans l'établissement, ceux qui avaient eu la chance de retrouver une connaissance se lançaient mutuellement leur prénom au dessus des yeux interdits des nouveaux. On entendait des noms de villes et de pays comme : « Grèce ! », « New-York ! », « Rome ! », jaillir au milieu des glapissements continus des camarades, et les anecdotes entaillées par la clameur grandissante arrivaient aux oreilles d'Anatole en bribes évocatrices. Un jeune homme long et voûté se détacha du rang: « Silence messieurs dames ! S'il vous plaît ! S'écriât-il. Les filles, vous allez avec Mme Hubert, quant aux garçons vous aurez le plaisir de me suivre. » Les garçons suivirent le surveillant accompagnés du directeur qui pointa trois fois son doigt dans des directions opposées en soulignant son geste d'un mot pour présenter l'établissement. C'était une petite école en forme de carré, composée de trois blocs dédiés aux salles de classes et d'un quatrième, occupé par le personnel de l'administration. Quelques secondes plus tard, Anatole leva la tête vers l'horizon d'un escalier courant en bois. La rampe d'un doré poli allait, comme des milliers d'autres

avant lui, le conduire vers cet ailleurs multiple et clos. Il sentit son cœur s'emballer à l'idée de devoir partager un espace indistinct avec des inconnus, lui qui s'était toujours complu dans la sphère de solitude des enfants uniques.

À peine eût-il pris conscience de la clausturation qui l'attendait, que les élèves surexcités se ruaient en bandes de deux, trois ou quatre, dans les chambres. Les lits en hauteur étaient les plus prisés, et les valises volaient dès l'entrée du dortoir en direction des couches surplombantes pour marquer le territoire des plus audacieux. Anatole cherchait un coin tranquille dans le marasme de cette cohue, quand des cris singuliers attirèrent son attention. Passant la tête dans une des dernières chambres du couloir, il vit un garçon qui tenait fermement la jambe d'un autre, aussi petit que gros, qui se débattait, la panse à moitié sur le matelas du lit superposé où il tentait de se hisser, pour que le gaillard sous lui lâchât prise. Et alors que le replet semblait se fatiguer, l'assaillant s'écrasa sur le sol, éjecté par une volée de coups de pieds. Déconfit, le cul par terre, il avait arraché une chaussure au vainqueur qui, haletant, se roulaient sur le lit pour y prendre place. « C'est qui le plus fort ! Grand con ! » lâcha-t-il les bras en l'air. Plus loin, Anatole arriva dans une pièce en forme de soupente dans laquelle il restait un lit inoccupé. Il salua les deux écoliers qui y prenaient place et posa son sac sur le sol.

Le premier, lui demanda, en passant près de lui pour étendre une chemise sur un cintre, d'où il venait, et sans attendre de réponse, il reprit :

« Je suis là depuis la sixième tu sais ! Moi c'est Roger. Pouah ! Et t'as vu comment le maître d'internat se débrouille mal ! C'est un vrai poulailler ici ! T'aurais vu celui de l'année dernière, Sieur Grosse Miche, un vrai maniaque ! Il nous a fait la misère toute l'année, pourvu qu'on se le tape pas encore !

« C'est son vrai nom ça, Grosse Miche ? » demanda Anatole, qui assis sur son lit, regardait du coin de l'œil le troisième écolier finir de déballer ses affaires. « Non ! C'est Monsieur Rosemichel. Mais entre nous on l'appelle Grosse Miche, parce que devine quoi ? Il est tellement gros qu'il a plus de miches que ma boulangère ! »

L'autre interne, qui venait de sauter à plat ventre sur son lit, s'écria avec un

accent du sud:

« Moi je m'appelle Franck. C'est mon deuxième internat depuis la sixième ! Et à première vue je dois vous dire, ça a l'air tout moisi ici ! »

Soudain, ils entendirent la voix du pion qui ordonnait à tous de se regrouper à l'entrée. Là bas, un petit homme chenu se posa devant les visages polissons des élèves :

« Si j'entends encore un tel vacarme ! Cette année va très mal se passer pour vous ! Je ne vous le répéterai pas, croyez-moi ! je serai ravi de vous montrer l'efficacité de nos méthodes. Ne vous méprenez pas sur le sens de votre présence ici, vous êtes là pour tra-vai-ller ! Continuez Massin ! » déclara-t-il en levant les yeux vers le maître d'internat :

« Euuuh, donc ! Par où commencer, euh... oui. Après avoir fini l'étude à 19h, vous irez à la...euh...au réfectoire avec votre maître d'étude, ensuite à 20h....précises ! Je viens vous chercher dans la cour, où nous monterons...directement....à l'internat.....Euuuuh, vous vous doucherez immédiatement ! ! Vous aurez pour cela une demi-heure ! Après la douche une heure est consacrée à la détente et à 21h30: extinction des feux ! » Profitant du silence un interne à l'air gouailleur demanda :

« Et on va se détendre comment dans cette taule ? »

« En premier lieu, quand l'envie vous prendra de vous adresser à moi, vous m'appellerez Monsieur, jeune homme ! » rétorqua le maître d'internat en reprenant un peu de contenance. « Et vous pourrez lire ou discuter calmement, je dis bien calmement, pendant cette heure consacrée au repos ! ».

Le lendemain matin, Anatole se désolait, l'air égaré, seul dans un coin de la cour, à l'idée de ne pas savoir laquelle des différentes troisièmes il devait rejoindre. L'épaule enfoncé dans le mur, les bras croisés, il regardait ses camarades qui faisaient cercle, sans trop bouger les jambes, agitant leurs bras et secouant leurs têtes comme des pantins articulés. Périodiquement, ils jetaient des monosyllabes colorés par l'aigu de leurs tessitures, le ton de leurs voix, sur

l'asphalte onyx blanchies par les reflets du soleil qui dardait ses raies à travers les massifs de la cour.

Désarçonné par la sonnerie, il se mit à suivre un groupe d'écoliers à la traîne qui venait de s'engouffrer dans l'école. En dessous des trouées blanches d'un des murs du couloir s'était agglutiné un groupe d'adolescents qui causaient. Ils s'installèrent bientôt devant un vieux professeur aux yeux globuleux. À la fin de l'appel le professeur demanda : « Y a-t-il des élèves qui n'ont pas été cités ? » Anatole leva la main, les joues empourprées par la honte.

« Sais-tu dans quelle classe tu es ? Je pense que tu t'es trompé de salle. Déclara le professeur d'un air compatissant. As-tu regardé le tableau dans la cour où l'on a affiché les différents groupes de classes ? Anatole répondit timidement par la négative. Bon, je vais aller voir ça... Quant à vous, gronda-t-il en s'adressant à la classe « Si...lence ! !Je ne veux pas vous entendre caqueter ! Je ne voudrais pas faire d'exemple le premier jour ! ».

Dès que le professeur sortit de la salle des chuchotements bruissèrent.

« Hé ! Hé ! Tu t'es pas trompé de classe toi ? Lui dit tout fort son voisin. Eh bah franchement merci, si on peut éviter dix minutes du cours, ce sera déjà ça de gagné ! » Et toute la classe fixa l'intrus. L'arrivée du proviseur et du professeur principal coupa net la cacophonie ambiante. Tous se levèrent. Le professeur s'assit derrière son bureau, prit une expression ironique et remercia la classe avant de demander poliment à Anatole s'il voulait bien suivre le directeur.

L'élève qui avait pris la couleur du linoléum se leva, prit son manteau, son cartable et lui emboîta le pas. Ils descendirent d'un étage et entrèrent dans une classe. « Merci asseyez-vous. » dit le proviseur et tout en se dirigeant vers le professeur, une petite femme aux cheveux courts, il continua : « On a un élève qui s'est perdu ! Je vous amène Monsieur Devres ».

Durant toute l'heure Anatole avait tenté de peser dans son esprit tous les efforts qu'avait fait sa mère pour lui trouver, à travers cette école, un échappatoire à sa médiocre instruction. Il réfléchissait aux démarches entreprises envers l'administration, aux multiples entretiens qu'ils avaient eu dans une

lointaine banlieue de Paris, à la chance improbable qu'ils avaient dû séduire pour pénétrer dans les bureaux froids où des hommes décidaient de l'avenir de l'infime pourcentage des écoliers repêchés de la République.

Anatole observait dans son coin, pendant la récréation, la faune aquatique qui nageait devant lui avec tant d'aisance. Il ne différenciait pas encore ces différentes espèces et tous lui apparaissaient pareils, agiles et prestes, légèrement floutés, telles ces formes ondoyantes qu'on devine la tête penchée au dessus de la rambarde d'un ponton. Il embrassait du regard les murs du collège troués par de grandes voûtes qui abritaient, derrière les petits carreaux des fenêtres, les classes du rez-de-chaussée. En levant la tête, Anatole vit les deux pans du collège scier un triangle de ciel bleu dans l'azur où, en cette matinée de septembre, un paisible petit nuage blanc y paissait. Il entendit alors distinctement des élèves se raconter l'histoire d'un film policier qui lui était inconnu, quand l'un d'eux, qui n'avait pas encore pris la parole demanda, comme pour amener la conversation sur un sujet qu'il connaissait :

« Et vous avez lu le Seigneur Des anneaux ? ! »

« Oui mais est-ce que t'as lu Bilbon le Hobbit d'abord ? » dit l'autre en remuant la tête.

« Non, mais j'ai lu les deux premiers volumes cet été, mon frère les a tous et, à part les descriptions qui sont illisibles, l'histoire est dingue ! Moi, mon personnage préféré c'est Aragorn ! »

« Moi c'est Boromir ! » répondit le premier. « Moi c'est Frodon ! S'exclama le troisième. J'aurais trop aimé être un hobbit, » reprit-il, « ou avoir l'anneau pour devenir invisible ! Non mais c'est vraiment le meilleur de tous les livres, c'est la bible ! »

Anatole qui n'entendait rien à ce dont ils parlaient, se mit à regarder plus attentivement le groupe d'amis qui s'échauffaient l'imagination à coup de noms propres improbables et d'attributs magiques. Il y en avait un grand aux cheveux noirs et bouclés, au nez long et pointu, un châtain, à la peau huileuse parsemée de boutons rouges et un dernier, d'une finesse inquiétante.

C'est à ce moment qu'à sa plus grande surprise il aperçut une de ses anciennes camarades du collège Richard-Lenoir, dont il s'était épris lors de sa classe de cinquième, deux ans plus tôt. Cette fille prénommée Marie, comptait, bien qu'il ne lui ait jamais avoué, parmi ses premiers coup de cœur. Cette gentille rousse avait de grands yeux verts qui s'étiraient joliment vers les tempes, de ceux qu'on appelle en amande. Aussi elle marchait ce jour là, comme venue de son imagination, côte à côte avec une fille au visage latin. Il n'eut pas le temps de se rapprocher d'elles que sa camarade faisait de gros yeux en tapant du poignet sur le bras de sa copine.

« Alors t'es dans ce collège toi aussi ? Mes parents m'ont envoyé ici, comme un colis à la poste, annonça-t-elle en se frottant les mains, c'est sûr que ça sera forcément mieux que le collège Lenoir, c'était la merde là bas, hein ? Pas moyen de bosser dans une ambiance pareille, y'avait que des fous furieux ! Et les profs, quelle bande de nazes ! »

« Ça ! tu l'as dit, reprit Anatole, mais je t'avoue que ça se passait mieux pour moi l'année dernière, j'ai même réussi à avoir plus de 12 de moyenne, moi ! Tu le crois ! Bon, c'est vrai, après avoir retapé mais bon, quand même ! »

Et elle lui répondit par un grand sourire.

« Je te présente Sarah. » C'était une petite brune piquante aux yeux noirs. Après un rapide salut celle-ci traça un demi-cercle imaginaire avec sa jambe :

« Vous voulez pas qu'on aille fumer une clope ? » dit-elle en imprimant sur sa bouche un moue insolente.

« Je ne fume pas, répliqua l'adolescent et avec un sourire malicieux il ajouta, je ne fume pas, de cigarettes. Et c'est pas interdit de fumer ici ? »

« Bah ouais mais on va là-bas, près des toilettes », reprit elle en tendant le bras, et on fait ça discrètement. Marie acquiesça d'un hochement de tête : « Carrément ouais ! On en a même fumé une ce matin ! » Anatole était en liesse, il n'était plus seul, dans cette garderie hostile, il avait retrouvé dans ce lieu improbable et lointain peut-être la plus jolie fille qu'il connaissait.

Le cours suivant fut nébuleux, la voix grave du professeur de mathématiques